

Les Assises

Du 10 au 12 novembre 2006 se sont déroulées à Arles les xxiii^{es} Assises de la traduction littéraire sur le thème « Paroles en musique ». Christian Doumet, écrivain et poète, a prononcé la traditionnelle conférence inaugurale qu'il avait intitulée « La musique, comment dire ? ». Il y eut ensuite une table ronde, animée par Jean-Yves Pouilloux, réunissant les traducteurs allemand (Doris Heinemann), grec (Georgia Zakopoulou), portugais (Maria Madalena Cruz Beja) et suédois (Anders Bodegaard) de *Un soir au club*, de Christian Gailly.

En fin d'après-midi, Françoise Cartano et Olivier Mannoni ont accueilli dans les murs du Collège les jeunes traducteurs venus des différentes formations universitaires.

Samedi matin, dès 8 h 30, au Café des Deux Suds, on pouvait assister aux « Croissants Littéraires ». La séance a commencé par un hommage à trois traducteurs décédés cette année. Bernard Hœpffner a lu des textes traduits de l'anglais par Jean-Jacques Celly et de l'allemand par Claude Riehl tandis que Jean-Yves Masson disait des poèmes écrits par Claude Esteban. Ensuite, Georgia Zakopoulou et Doris Heinemann ont lu respectivement en grec et en allemand des passages du roman de Christian Gailly, *Un soir au club*. Pierre-Marie Finkelstein a lu un poème de Breitenbach en afrikaans dont on a entendu ensuite la version chantée par Laurinda Hofmeyer, chanteuse sud-africaine. Après un poème chinois de Li Qinzhaò dit par Denis Bénéjam, les Croissants Littéraires se sont achevés sur des poèmes anglais lus par Claude d'Andrea. Vinrent ensuite les ateliers de langues animés par Bernard Banoun (allemand), Françoise du Sorbier (anglais), Jacques Michaut-Paterno (russe et italien), Virginie Lou (écriture), Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce (informatique).

L'après-midi, après qu'Arnaud Leroy eut interprété un morceau de musique à la viole de gambe, Marie-Claire Pasquier a rendu hommage à Sylvère Monod, récemment disparu.

La table ronde sur le surtitrage d'opéras, à laquelle participaient Mike Sens (traducteur et responsable de projets de surtitrages) et Claire Jatosti (chargée de la direction artistique chez Arte), était animée par Heinz Schwarzingler. Il y eut ensuite une rencontre avec Philippe Fénelon, compositeur, animée par Jean-Yves Masson. La journée se termina par la proclamation des différents prix de traduction.

Dimanche, les ateliers de langues, toujours consacrés aux textes mis en musique, démarrèrent de bonne heure avec Pierre-Marie Finkelstein (afrikaans), Philippe Marty (allemand), Jean-Michel Déprats et Lewis Furey (anglais), Claude de Freyssinet (espagnol) et Valérie Julia (italien).

Dans le grand amphithéâtre, la table ronde ATLF, animée par Olivier Mannoni, était cette année intitulée « Traduction : de la prospection à la promotion ». Elle réunissait Corinne Atlan (traductrice du japonais), Pierre Deshusses (critique littéraire et traducteur de l'allemand), Philippe Picquier (éditeur) et Aude Samarut (libraire).

Les Assises se sont achevées avec une table ronde réunissant Lucien Guérinel (compositeur et poète), Robert Davreu (traducteur d'anglais et de grec, poète), Jannis Idomeneos (baryton) et Stevan Tickmayer (compositeur) sous la houlette de Patrick Quillier.

Delphine Rivet

Deux ou trois choses que je sais d'Arles...

Ce qui me plaît à Arles, c'est ce mélange de familiarité et d'inconnu. On sait qu'il va se passer des choses intéressantes, mais on ignore lesquelles, tout comme on ignore quels seront les caprices du temps dans cette ville que l'on a hâte de redécouvrir.

J'aime ce moment douillet des Croissants Littéraires. Pas de réflexion sur la traduction, seulement le plaisir de se laisser bercer par la musique des langues en émergeant petit à petit d'une nuit de sommeil que l'on a vertueusement écourtée pour l'occasion. Les lecteurs ont commencé par un hommage à nos collègues disparus cette année, Jean-Jacques Cély, Claude Riehl et Claude Esteban, dont Jean-Yves Masson nous a lu un texte magnifique sur la souffrance de celui qui habite deux langues et pour qui aucune des deux n'est plus évidente pour l'écriture¹. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir ce poète et de me rendre compte de nouveau combien la poésie lue à voix haute est différente – et pour moi infiniment plus touchante – que le texte imprimé. Un beau moment aussi que ce poème en afrikaans de Breyten Breytenbach et dont nous avons écouté ensuite la mise en musique. Certains étaient sous le charme, d'autres déconcertés, pour moi c'était la première fois que j'entendais parler ce « néerlandais resté trop longtemps au soleil », selon les mots du traducteur Pierre-Marie Finkelstein et j'entends encore résonner ces sonorités âpres et gutturales.

L'opéra, lors de ces musicales Assises, a pris une grande place dans nos discussions, conférences, tables rondes et ateliers. Heinz Schwarzingger a consacré une table ronde le samedi après-midi à la traduction de l'opéra et

1. *Le partage des mots*, Gallimard, 1990.

du spectacle vivant, qui posait la question de la fonction de la traduction par rapport au texte et à la musique. Dans un festival international, il n'est pas rare qu'un spectacle soit surtitré en deux ou trois langues, parfois même dans la langue dans laquelle il est chanté, pour aider à la compréhension.

Certains vivent alors le surtitrage comme un obstacle insupportable dressé entre la musique et le public, c'est ainsi que les voit le compositeur Philippe Fénelon qui nous a raconté dans la conférence suivante avoir passé des opéras entiers le bras levé pour cacher les surtitres. Pourtant, il faut traduire, et ceux dont c'est le métier s'attachent à intégrer au maximum les surtitres à la mise en scène, tout en leur permettant de remplir leur rôle pédagogique auprès du spectateur. Il existe d'ailleurs de nombreuses innovations techniques destinées à rendre le surtitre moins intrusif, plus utile au spectateur.

Mike Sens, comédien et traducteur qui dirige le surtitrage dans des tournées internationales de spectacle vivant pour Culturesfrance, nous parle de l'aspect artisanal de son travail. La traduction, qu'il l'ait faite lui-même ou commandée à un autre traducteur, ne saurait être lancée en appuyant sur un bouton. Cela reste un « projet de traduction », à adapter à ce qui se passe sur scène, au cas où le comédien reviendrait en arrière, changerait de rythme ou sauterait une réplique. Il travaille aussi le plus possible en collaboration avec le metteur en scène pour essayer de garder intacte l'esthétique de l'œuvre, notamment grâce à un travail sur la lumière. Les surtitres peuvent être éventuellement projetés sur un élément de décor, et il se plaît à les voir comme une lanterne magique. Il précise qu'il ne se fait céder les droits de la traduction que pour un nombre donné de représentations, le traducteur restant propriétaire de son texte et cette précision semble satisfaire Françoise Cartano qui aime poser les questions qui fâchent. On est rassuré, Mike Sens est guidé tant par le respect de la mise en scène que par celui des droits du traducteur.

La table ronde ATLF a été un moment passionnant de ces Assises. Quel bonheur d'entendre parler un éditeur comme Philippe Picquier, qui a bâti un modèle de collaboration avec ses traducteurs tout à fait particulier, dû au domaine linguistique de la littérature qu'il publie, l'Asie et en particulier le Japon.

À l'origine de cette maison, un groupe de traducteurs universitaires qui se réunissaient à Jussieu dans les années soixante-dix pour partager leurs découvertes et leurs traductions de la littérature japonaise, inconnue en France à ce moment-là. Ils ont fait appel à lui pour éditer certains de ces textes et il s'est lancé dans l'aventure avec une anthologie de nouvelles

japonaises qui fut un « long-seller » avant de publier des textes plus longs, conseillé par les traducteurs qui les lui proposaient, mais aussi par des lecteurs aux goûts divergents, dont il aime recueillir les avis contradictoires.

Une relation professionnelle fondée sur la confiance, l'écoute et le désir de faire partager des textes littéraires, voilà qui fait rêver...

Pour Corinne Atlan, traductrice du japonais, c'est un mode de travail assez habituel puisqu'elle collabore régulièrement avec Philippe Picquier. Evidemment, tout n'est pas idyllique non plus et elle regrette tout de même que le travail de prospection ne soit pas payé la plupart du temps. Elle parle de son besoin de partager des textes, tout en s'interrogeant sur la possibilité réelle de ce partage. (Certains textes sont-ils vraiment accessibles à qui ne connaît pas la littérature et la culture japonaises ? Que reste-t-il de japonais dans un texte traduit en français ?).

Désir du texte, désir de partage, « circuit amoureux », c'est ce vocabulaire qui revient pour parler de ces textes apportés et portés par un traducteur, ces textes qui nous font aimer notre métier et qu'il faut aussi savoir vendre. « L'amour n'empêche pas le commerce », nous dit Pierre Deshusses qui souligne l'importance de la force de conviction chez le traducteur-apporteur. Il évoque son travail de critique littéraire avec beaucoup d'humilité en nous expliquant qu'il ne se permet plus de faire de remarques sur la qualité d'une traduction, suite à quelques gaffes embarrassantes.

Si nous considérons parfois la parution d'un livre comme un aboutissement, il ne s'agit que du début de son chemin en librairie, à la rencontre de ses lecteurs ; et comme nous le savons tous, certaines rencontres n'ont pas lieu, pour des raisons qui nous échappent. Aude Samarut, libraire au « Merle Moqueur », lance quelques pistes de réflexion sur le rôle que les traducteurs pourraient jouer dans la promotion du livre, auprès des libraires ou même lors des réunions de représentants. Concrètement, les libraires sont submergés par les cartons de livres et il faut savoir présenter succinctement un texte en en dégageant l'originalité, pourvu qu'il le mérite. À méditer...

Après une dernière conférence un peu écourtée pour courir attraper mon train le long du Rhône fouetté par le vent, je rentre chez moi pleine de bonnes résolutions : auteurs à découvrir, nouveaux outils de travail, voire nouvelles langues à apprendre. Je ne sais pas combien seront mises en œuvre mais je pourrai toujours en prendre de nouvelles après les Assises 2007.

Catherine Richard

Un soir au club

Le samedi après-midi, au Méjan, on allait entendre un fameux quintette rejouer la traduction d'*Un soir au club*, de Christian Gailly. Avec Jean-Yves Pouilloux (modérateur), Doris Heinemann (allemand), Georgia Zakopoulou (grec), Maria Madalena Cruz Beja (portugais) et Anders Bodegård (suédois). Il serait question de rythme, tempo, phrasé, Jean-Yves Pouilloux et sa formation revisiteraient les grands standards du métier, doubles sens, choix des temps, métonymies, assonances, à la délectation d'un public nombreux, averti, chauffé à blanc par la conférence inaugurale, goûtant, en quasi communion, la succession des chœurs, les ponts du modérateur, la symbiose des points de vue, le swing des envolées d'idiomes.

On y constaterait qu'en grec, allemand, portugais ou suédois, le *violon d'Ingres* est instrument de blues, blues du traducteur parfois contraint de transposer, d'expliciter, de bricoler sa note. On y aborderait *blanchiment* et substances subodorables et, quelques lignes plus tard, l'amer écueil d'une *mer/mère*. On s'étonnerait, soupèserait, s'amuserait, on se reconnaîtrait, s'y croirait, on vibrerait. Et en applaudissant, on voudrait bisser cette chaleureuse session de transe littéraire.

Puis, faute de bar, on longerait le Rhône un moment, histoire de savourer un peu les accents du delta.

Bernard Banoun

Ouvert, fermé – le labyrinthe

La poésie, lieu des guillemets emportés dans l'obscurité.
Paul Celan, notes pour *Le méridien*

Rencontre avec Philippe Fénelon,
samedi 10 novembre 2006,
chapelle du Méjan

Dans les propos de Philippe Fénelon sur la musique, une idée et sa formulation en abyme et en échos surgissent à tout instant – le labyrinthe, évoqué plusieurs fois par lui, semble être une construction située au-delà de l'opposition entre espaces ouverts et clos, forme dont la pure contradiction guide son travail de compositeur : dans le labyrinthe on est confiné entre des murs, guidé ou induit en erreurs qui peuvent être riches dans un espace se déroband à l'appréhension du tout, et il faut le voir du ciel, ce dédale – comme Icare lorsqu'il prit son envol – pour en saisir l'ordonnancement. Il est forme accomplie et évidée à la fois – comme ces *Elégies* de Rilke mises fragmentairement en musique par Philippe Fénelon, et pour lesquelles on peut, dit-il, se contenter d'un parcours de l'œuvre en ne jouant pas tout, l'important étant cependant de conserver l'architecture d'ensemble. C'est que le compositeur lui aussi, dans l'espace-temps de l'écriture sur le papier réglé, était au cœur d'une architecture en devenir et impalpable, il devait viser le tout sans se dérober à l'étranger. La mesure de l'impossible, c'est de tenir ensemble les sons et l'architecture – et Philippe Fénelon, musicien lecteur dont les œuvres sont hantées par la parole, évoque alors à nouveau Rilke et son *Sonnet à Orphée II, 10* ici traduit par Maurice Régnaut :

Et la musique, et la toujours nouvelle, avec la pierre
la plus tremblante, en cet espace à rien, bâtit son temple.

Il y a là sans doute, ajoute-t-il (je crois), une proximité non fortuite entre le labeur du musicien et celui du traducteur avançant pas à pas dans le texte.

Au plus près des traducteurs, Philippe Fénelon livre par touches successives ('Je fais juste une parenthèse presque dans une parenthèse'), sous l'impulsion des questions et remarques de Jean-Yves Masson – auteur en particulier du livret de l'opéra *Salammô* de Fénelon –, des pensées que recueille l'assistance sous les voûtes. Parce qu'il fait resurgir Laure Bataillon, dont il a apporté et lit des lettres manuscrites extraites d'une correspondance qu'on suppose dense – et de là, tout en revenant constamment à ces lettres, il évoque son travail et le sien sur Cortázar, le film qu'il est en train de réaliser sur la première femme de l'écrivain, traductrice de Camus et Nabokov, qui lui raconte comment Cortázar écoutait de la musique : sous un casque, pour se consacrer à elle, créant un espace agrandi par l'absence de toute musique de fond.

Enfin, à Jean-Yves Masson qui – en un contre-sujet à la conférence de Christian Doumet la veille – lui demande si mettre en texte en musique, ce ne serait pas traduire ou transposer, le musicien répond d'abord par la prétéition et le conditionnel : 'Je ne voudrais pas avoir à y répondre', avant d'ajouter que pour toute œuvre utilisant un texte, il recourt à la langue originale puisque la musique est déjà traduction (du texte), interprétation. Puis, entre surgissement et disparition, il fait entendre, s'élevant incertainement d'un ordinateur portable à l'écran bleuté, un extrait du rôle de Pasiphaé, mère d'Ariane, dans son opéra *Les rois* d'après Cortázar : voix suraiguë pas toujours audible, aux paroles brouillées par la captation, présente sur le vif et pourtant si lointaine.

Mon clair dédale forme un lieu clos, ouvert
seulement sur le ciel, et il compose sur l'herbe verte
un étrange dessin visible uniquement de l'espace.

François Augiéras, *Homme ou l'Essai d'occupation*